



Le parcours vertigineux d'une militante juive communiste, Rachel Eckstein. Quand la réalité dépasse la fiction

André Bénit¹

Recibido : 25/02/2019 7 Aceptado : 29/04/2019

Résumé. En 2004, Éliisa Brune publie, en compagnie du physicien Edgar Gunzig, un « roman » intitulé *Relations d'incertitude*, une notion centrale dans la théorie quantique, mais qui revêt ici une évidente dimension symbolique et métaphorique. Si le projet de départ était de rédiger un traité de vulgarisation scientifique sur les recherches menées à bien par le professeur Gunzig autour des fluctuations du vide quantique comme mécanisme créateur de l'Univers ainsi que sur l'élaboration de la théorie du bootstrap, il sera vite dépassé pour donner lieu à un examen de l'itinéraire humain du cosmologue, inséparable de sa trajectoire professionnelle. À partir des données présentes dans ledit roman ainsi que dans d'autres documents historiques, nous nous proposons de retracer un des paramètres essentiels du cheminement de cet être tourmenté, à savoir la trajectoire exceptionnelle de sa mère, Rachel Eckstein, un parcours dans lequel la réalité dépasse souvent la fiction.

Mots clés : Edgar Gunzig; Éliisa Brune; *Relations d'incertitude*; judéité; communisme; Palestine; Guerre d'Espagne; Résistance; Pologne.

[es] El recorrido vertiginoso de una militante judía comunista, Rachel Eckstein. Cuando la realidad supera la ficción

Resumen. En 2004, Éliisa Brune publica con el físico Edgar Gunzig una “novela” titulada *Relations d'incertitude*, una noción central en la teoría cuántica, pero que adquiere aquí una dimensión simbólica y metafórica evidente. Si bien el proyecto inicial consistía en la redacción de un tratado de vulgarización científica acerca de las investigaciones llevadas a cabo por el profesor Gunzig sobre las fluctuaciones del vacío cuántico como mecanismo creador del Universo, así como sobre la elaboración de la teoría del bootstrap, pronto dará paso a un examen del itinerario humano del cosmólogo, inseparable de su trayectoria profesional. Sobre la base de los datos recogidos en dicha novela y en otros documentos históricos, reconstruimos uno de los parámetros esenciales del itinerario de este ser atormentado: la trayectoria excepcional de su madre, Rachel Eckstein, en la que la realidad a menudo supera la ficción.

Palabras clave: Edgar Gunzig; Éliisa Brune; *Relations d'incertitude* (*Relaciones de incertidumbre*); judaísmo; comunismo; Palestina; Guerra de España; Resistencia; Polonia.

[en] The Dizzying Journey of the Communist Jewish Activist, Rachel Eckstein. When Reality Transcends Fiction

Abstract. In 2004, in collaboration with the physicist Edgar Gunzig, Éliisa Brune published a ‘novel’ entitled *Relations d'incertitude* (*Relations of Uncertainty*), a central notion in quantum theory, but an obvious symbolic and metaphorical dimension in Brune’s work. Her initial project was to write a scientific

1 Universidad Autónoma de Madrid
andre.benit@uam.es

treatise accessible to the public on the research carried out by Professor Gunzig around the fluctuations of the quantum vacuum as the mechanism at the origin of the universe, as well as on the elaboration of the bootstrap model. However, the text soon becomes an examination of the human itinerary of Gunzig, inseparable from his professional trajectory. From the data presented in *Relations d'incertitude* and other historical documents, my aim is to retrace one of the essential parameters in Gunzig's life, namely the exceptional trajectory of his mother, Rachel Eckstein, a trajectory in which reality often exceeds fiction.

Keywords: Edgar Gunzig; Éliisa Brune; *Relations d'incertitude (Relations of Uncertainty)*; Jewishness; communism; Palestine; Spanish Civil War; Resistance; Poland.

Sommaire. 1. Introduction 2. Le parcours vertigineux de la (com)battante Rachel Eckstein. 2.1. Anvers – Palestine – Charleroi (1925-1936). 2.2. L'Espagne (1937-1939). 2.3. La Résistance (1940-1944). 2.4. La Libération (été 1944). 2.5. La Pologne stalinienne (1952-1956). 2.6. Un retour mouvementé en Belgique (1956-1957). 2.7. Une femme d'affaires avisée et une retraitée active (1957-1989). 3. De la notion de vide... 4. ...au principe du bootstrap 5. Épilogue

Cómo citar: Bénil, A. (2019). « Le parcours vertigineux d'une militante juive communiste, Rachel Eckstein. Quand la réalité dépasse la fiction ». *Thélème. Revista Complutense de Estudios Franceses*. Vol. 34, Núm. 2 : 339-362.

[...] rien, ni les journaux, ni les archives, ni les témoignages, ni les lettres, ni les enregistrements, ni les films, pas même les mémoires, rien ne vaudrait dans les siècles des siècles, à l'heure des recherches sur notre temps, le testament romanesque laissé par chaque génération (Nyssen, 2000 : 289).

1. Introduction

En 2004, l'écrivaine et journaliste scientifique Éliisa Brune (1966-2018) publie, en compagnie du physicien Edgar Gunzig (1938)², un « roman » intitulé *Relations d'incertitude*³, une notion centrale dans la théorie quantique, mais qui, comme on l'observera, revêt ici une évidente dimension symbolique et métaphorique. Ce récit que le professeur Gunzig dédie à ses proches afin qu'« ils gardent en mémoire l'engagement généreux » (*RI*, 7) de ses parents, Jacques et Rachel, dévoile les conversations qu'eurent chaque jeudi à heure fixe, entre le 11 septembre 2001 et le 11 mars 2004 – deux dates fortuites, mais hautement symboliques, puisqu'elles correspondent aux attentats terroristes de New York et de Madrid –, une jeune journaliste scientifique de vingt-quatre ans, ici nommée Hélène Anciaux, et le scientifique E. G., docteur en sciences physiques et professeur à l'Université Libre de Bruxelles.

Rédiger à quatre mains un traité de vulgarisation scientifique sur les recherches menées à bien par le professeur Gunzig autour des fluctuations du vide quantique comme mécanisme créateur de l'Univers ainsi que sur l'élaboration de la théorie du *bootstrap*, tel

² Concernant l'évolution (très symbolique) de l'orthographe du prénom : d'*Edgard* avec *d* à Edgar sans *d*, voir *Relations d'incertitude*, 580-581.

³ Désormais : *RI*, dans les citations, et afin d'alléger le texte. Comme le signale Jeannine Paque, « Brune donne largement la parole à Gunzig tant pour définir l'opposition entre la physique classique et la physique quantique que pour évoquer son histoire personnelle, ceci explique peut-être que le volume soit sous-titré "Roman" » (Paque, 2019 : 10).

était le projet initial des deux interlocuteurs. Il sera cependant vite dépassé pour donner lieu à un examen approfondi de l'itinéraire humain du cosmologue, inséparable, voire propulseur de sa trajectoire professionnelle. En effet, les questions posées d'entrée de jeu par la journaliste, désireuse de donner une dimension humaine à leur savante entreprise, sur les engagements personnels qui fondent une carrière – « Vous ne croyez pas que la vie qu'on mène et les questions que l'on se pose sont une seule et même chose ? », lui demande-t-elle (*RI*, 30) –, sur les motifs et les circonstances qui permirent au professeur Gunzig de trouver une voie originale dans son approche de l'origine de l'univers et l'incitèrent à explorer les propriétés du vide, ne manqueront pas d'ébranler celui-ci et de le stimuler à revisiter – et à mettre en mots, avec l'aide de la romancière – un passé douloureux « ayant tous les aspects du borborygme » (*RI*, 32). La longue confidence qui s'ensuit les entraîna l'un et l'autre dans la spirale historique d'un XX^e siècle *horribilis*, ponctué par d'effroyables conflits mettant aux prises des idéologies meurtrières – fasciste et communiste (Winock, 2009 : 17) –, et au cours duquel furent perpétrés d'abominables crimes « situés aux limites de la représentation, se dressant au nom de tous les événements qui ont laissé leur empreinte traumatique sur les cœurs et sur les corps : ils protestent qu'ils ont été et à ce titre ils demandent à être dits, racontés, compris » (Ricœur, 2000 : 647-648). Car, insiste Ricœur, « ce qui fut gloire pour les uns, fut humiliations pour les autres. À la célébration d'un côté correspond de l'autre l'exécration. C'est ainsi que sont emmagasinés dans les archives de la mémoire collective des blessures symboliques appelant guérison » (Ricœur, 2000 : 96).

Du cheminement émotionnel et intellectuel de cet être tourmenté, dont le destin hors du commun fut façonné par les événements extérieurs – « Jusqu'à vingt ans, par des Franco, Hitler, Staline. Par l'absence de mon père qui me hantait. Par l'engagement politique de ma mère qui me dominait » (*RI*, 49) –, nous nous proposons d'en reconstituer, à partir des données présentes de manière disséminée dans ces *Relations d'incertitude* ainsi que dans d'autres documents historiques⁴, un des paramètres essentiels, à savoir la trajectoire exceptionnelle de sa mère, Rachel Eckstein (1910-1989)⁵, un parcours riche en rebondissements, digne d'un passionnant roman psychologique, d'un trépidant roman de guerre, d'aventures et d'espionnage, dans lequel, en maintes occasions, la réalité dépasse la fiction.

2. Le parcours vertigineux de la (com)battante Rachel Eckstein

2.1. Anvers – Palestine – Charleroi (1925-1936)

C'est en 1927, à l'âge de 17 ans, que Rachel Eckstein arrive à Anvers en compagnie de ses parents, de son frère Moniek (Maurice) et de ses sœurs Alice et Paula ; ils

⁴ Pour élaborer son « roman » scientifique, historique et psychologique, Éliane Brune a également eu recours au témoignage de plusieurs connaissances et proches d'E. Gunzig, tel son cousin Marcel Braitstein, ainsi que d'historiens comme José Gotovitch et Rudi Van Doorslaer. Marcel Braitstein explique à É. Brune que Rachel a souvent été interrogée par des journalistes et des historiens. Lui-même a enregistré plusieurs heures d'entretiens avec elle sur sa vie, ses activités, ses contacts avec d'autres figures du communisme et de la Résistance (voir Joe, 1995).

⁵ Dans un courriel du 19 août 2018, Edgard Gunzig nous précise que le prénom de sa mère est Rachel ou Ruchla ; quant à son nom de famille, les variantes les plus fréquentes sont Eckstein (ou Eckstejn) et Eksztejn (ou Eksztein).

font partie des nombreux émigrés juifs polonais fuyant la misère et l'antisémitisme virulent qui règnent alors dans leur pays. À l'époque, tout adolescente qu'elle soit, Rachel est déjà fortement sensibilisée aux abus de l'autoritarisme politique et aux profondes injustices sociales ; dès l'âge de 13 ou 14 ans, grâce à une amie, elle a pris contact avec des organisations politiques socialistes et sionistes : « deux causes qui deviendront rapidement pour elle un seul et même combat. Elle ne peut admettre que la vie de ses parents soit si dure, que les persécutions antisémites sévissent partout » (*RI*, 343).

Pourquoi la Belgique ? Parce que, dans ces années dites « folles », la plupart des juifs polonais contraints de quitter leur pays se tournent vers la France ou la Belgique depuis que les États-Unis ont décidé, en 1924, de leur fermer leurs frontières. Et puis, comme l'évoque Vincent Engel dans son roman sur David Susskind,

Anvers était presque un paradis. Souvent, David entendait les adultes évoquer les souvenirs de la Pologne. Il y avait aussi les échos des amis et parents demeurés là-bas. Il y avait des lieux où l'on n'aimait pas les juifs. Où l'on était méchant envers eux, parfois jusqu'à les tuer. Pas parce qu'ils s'étaient comportés mal, qu'ils avaient commis un crime ou ne serait-ce qu'une faute ; simplement parce qu'ils étaient juifs. Ici, à Anvers, il n'y avait pas que des juifs, bien sûr ; on retrouvait de ces *goyim* qui prétendaient que le Messie était venu et que les juifs étaient responsables de sa mort. Mais ils ne manifestaient pas ouvertement leur hostilité. David ne les fréquentait pas mais il lui arrivait de les croiser, bientôt à l'école, sans problème. Certains même avaient semblé sympathiques, et pas seulement parce qu'ils tenaient un magasin où les juifs étaient clients, comme la petite épicerie en bas de chez lui où le sourire de la crémère était proportionnel à l'argent que l'on mettait sur le comptoir pour acheter son beurre (Engel, 2006 : 29-30)⁶.

La famille Eckstein s'installe donc dans *La Nouvelle Carthage*⁷ – où résident déjà quelques proches qui y travaillent dans l'industrie du diamant – et y ouvre un petit snack destiné à la communauté juive.

Au grand affolement de ses parents issus d'un autre monde et qui, plutôt conservateurs, religieux et ne s'exprimant qu'en polonais et en yiddish, ne souhaitent rien d'autre que de mener une existence paisible sur les bords de l'Escaut – « loin des pogroms, des révolutionnaires et des contre-révolutionnaires » (*RI*, 344) –, Rachel l'intrépide, qui ambitionne secrètement et utopiquement d'étudier la médecine, fréquente de jeunes émigrés qui, indignés par les discriminations de toute nature et l'absence d'expectatives concrètes, prêchent l'action politique radicale et fréquentent

⁶ Assurément, la trajectoire de la famille Eckstein ressemble étroitement à celle de la famille Susskind relatée par Vincent Engel dans *Le don de Mala-Léa. David Susskind : l'itinéraire d'un Mensch* (2006). Dans cette biographie romancée, Engel relate notamment le grand défi pour lequel « le grand rabbin laïc » (183) œuvra jusqu'à son dernier souffle – « fonder les bases d'une communauté juive non religieuse, [...] qui défendrait une identité forte fondée sur l'histoire, l'éthique et un projet généreux, solidaire et tolérant » (156) – et qu'il réalisa notamment par la fondation en 1959/60 du Centre Culturel et Sportif Juif, lequel devint en 1967 le Centre communautaire et laïc juif (CCLJ). À travers son magazine *Regards*, Susskind mobilisa le judaïsme belge et français contre la récupération d'Auschwitz par l'Église catholique (ou quelque autre) et pour le démantèlement du Carmel. Selon lui, « la mémoire est la première patrie des Juifs. Dans cet espace sacré, Auschwitz occupe une place centrale » (Engel, 2006 : 270).

⁷ Roman de l'écrivain anversois Georges Eekhoud (1888).

davantage les organisations syndicales que les lieux de culte. La vie prolétarienne qu'elle mène à Anvers où elle travaille dans une usine de cigarettes – c'est là qu'elle entre en contact avec la classe ouvrière – la convainc définitivement de s'engager dans la lutte sociale.

C'est à l'Hashomer Hatzair (« la jeune garde », en hébreu), un mouvement de jeunesse juif et sioniste de gauche qui prône l'amitié entre les peuples ainsi que l'esprit pionnier – et dont elle était déjà membre en Pologne –, qu'elle rencontre pour la première fois un émigré tchèque qui jouera un grand rôle dans sa vie, un certain Jacques Gunzig.

En raison de la situation très précaire de sa famille en Belgique où elle n'entrevoit aucun futur acceptable pour elle-même, déterminée à passer des paroles passionnées à l'action concrète, Rachel, qui rêve de rejoindre la Palestine pour y œuvrer au développement des kibboutzim près de Hadera et y construire la société idéale sur des principes communautaires, n'hésite pas à inaugurer la longue suite de stratagèmes qui émailleront son incroyable itinéraire : à 19 ans, elle fait un premier mariage de complaisance avec un jeune Juif polonais de ses connaissances, un certain Eliezer Reich, également candidat au départ ; les Anglais, qui administrent encore la région, n'autorisent en effet pas les femmes célibataires à s'y rendre seules. Les vœux de mariage (blanc) à peine prononcés, le « couple » quitte la Belgique à destination de la Palestine, sous le regard triste et angoissé des parents de celle qui, accompagné de son mari d'occasion, s'en va prêcher la bonne parole socialiste aux Juifs sionistes de Palestine (*RI*, 345) !

Hélas, la réalité des kibboutzim ne correspondant nullement à l'image idyllique qu'elle s'en était faite, au bout de trois ans Rachel se résout à mettre un terme à l'aventure palestinienne sur laquelle elle avait pourtant misé de grandes espérances. Fin 1932, l'administration belge s'opposant à son retour au pays, c'est clandestinement qu'elle regagne le royaume, bien entendu sans son mari avec lequel elle est restée en vague contact, un sioniste élevé dans l'orthodoxie de la Torah et qui ne communique guère avec ses élans révolutionnaires. Seul réconfort dans son malheur, en Palestine elle a retrouvé son « vieux » camarade Jacques qui reviendra lui aussi à Anvers au début de 1933. Certes, « cette expérience aurait pu, aurait dû, la décourager une fois pour toutes de vouloir refaire le monde. C'était sans compter sur la ténacité de ses convictions » (*RI*, 348), commente Éliisa Brune.

En Belgique, dépourvue de tout document d'identité, Rachel ne peut retourner chez ses parents, car elle sait que les autorités l'y recherchent, raison pour laquelle elle se cache momentanément chez sa tante Alice à Anvers, le temps de régulariser sa situation. C'est à l'Université du Travail de Charleroi – ville où ses parents ont déménagé et ont ouvert une petite librairie – qu'elle entreprendra bientôt des études de pharmacie ; mais c'est à Anvers qu'elle effectuera son stage fin 1936, année au cours de laquelle elle s'affilie au PCB ; elle y retrouve Jacques qui y milite très activement. Déçus et rejetés par nombre de leurs anciens camarades de l'Hashomer Hatzair qui les considèrent comme des renégats, sentant une forte complicité grandir entre eux, ils rallient tous les deux le communisme pur et dur. Ils ne tarderont pas à habiter ensemble – un scandale à l'époque.

Pour elle comme pour lui, s'il est une chose qui compte dans la vie, c'est avant tout l'engagement politique. Aussi sont-ils déjà tous les deux à l'affût d'une nouvelle cause à servir.

2.2. L'Espagne (1937-1939)

En ces années trente, le chemin du « couple le plus à gauche de toute l'Europe de l'Ouest » (*RI*, 351) – c'est ainsi que les qualifie Éliisa Brune – ne passe-t-il pas inévitablement par l'Espagne où ils pénètrent, via une filière clandestine, au début janvier 1937 ? Pour Rachel et Jacques, le passage des Pyrénées marque une rupture définitive avec le passé : « En deçà : leur jeunesse et la vie plus ou moins confortable qu'ils auraient pu mener en Belgique. Au-delà : les dangers, la peur et le chaos qu'impliquait leur engagement politique » (*RI*, 354).

Déjà présente à Barcelone en juillet 1936 pour les Olympiades populaires qui devaient s'y dérouler durant la deuxième quinzaine de ce mois – mais qui furent annulées en raison du coup d'Etat franquiste du 18 juillet et des bombardements allemands sur la capitale catalane –, Rachel revient donc six mois plus tard en Espagne. À Albacete, au Quartier Général des Brigades internationales, alors que son compagnon est momentanément affecté à un travail administratif⁸, elle travaille dans la pharmacie centrale⁹, une situation qui n'est pas sans danger, d'autant que Rachel n'est pas du genre à décliner les missions périlleuses afin d'acheminer du matériel médical et des médicaments sur le terrain¹⁰. Au début du printemps 1938, devant l'avancée imparable des troupes franquistes, les hôpitaux situés notamment à Albacete, Benicassim et Onteniente – où travaillent, comme volontaires, de nombreuses infirmières belges¹¹ –, sont définitivement évacués et transférés en Catalogne, à Barcelone, puis, quelque trente kilomètres plus au nord, à Mataró. C'est là qu'Edgard naîtra en juin 1938, alors que la *ciudad condal* est occupée par les nationalistes, et Mataró bombardée sans relâche ni compassion.

Evoquant le « curieux moment » où il fut conçu – en septembre 1937, au milieu de « cette grande épopée révolutionnaire », et alors que la situation ne cessait de se détériorer –, Edgard Gunzig ne peut s'empêcher de croire que l'acte était volontaire, car,

⁸ À ce propos, consulter l'ouvrage de Rudi Van Doorslaer (1997 : 541-542).

⁹ Son nom et ses fonctions dans les Brigades sont notamment répertoriés dans le document : « Voluntarias de la Libertad: Mujeres en las Brigadas Internacionales », de Fernanda Romeu Alfaro, *El viejo topo*, n°234-235, julio 2007 (<http://es.scribd.com/doc/73937135/El-Viejo-Topo-n%C2%BA-234-235-julio-2007>) : « Ruchla Eksztejn. Teniente Sanidad. Jefe Farmacia en los Hospitales BI. En Albacete y Barcelona » (67). Gotovitch (1992 : 527) indique que Rachel fut infirmière à l'hôpital d'Onteniente (au sud de Valence), ce qu'aucune autre source ne semble confirmer.

¹⁰ « Un jour, elle doit livrer des médicaments dans un poste proche de Madrid. Elle part avec un autre volontaire qui prend le volant. Mais en fin de parcours, son acolyte change de route juste avant de rejoindre le poste, puis il se dirige droit sur les lignes ennemies toutes proches. Elle comprend qu'elle s'est embarquée avec un traître ! Une impression de déjà vécu la saisit, elle revoit le motard arabe qui a voulu l'enlever en Palestine. Elle sait que si elle tombe aux mains des fascistes, elle sera exécutée séance tenante. Alors, elle joue le tout pour le tout. Elle s'empare du revolver que le type porte la ceinture et le pointe sur ses côtes en lui intimant l'ordre de faire demi-tour. Dans sa surprise, l'homme perd le contrôle du véhicule qui roule dans le fossé. Rachel reste un moment groggy. Quand elle relève la tête, elle voit l'homme qui s'enfuit en courant vers les lignes franquistes. Elle est heureusement recueillie un peu plus tard par des civils qui la ramènent vers les siens. Elle s'en sort avec seulement deux côtes cassées » (*RI*, 355-356).

¹¹ Sur ce sujet, voir le livre de Sven Tuytens : *Las mamás belgas: de onbekende strijd van jonge vrouwen uit België en Nederland tegen Franco en Hitler*, Tielt, Lannoo, 2017. La version espagnole, *Las mamás belgas. La lucha de un grupo de enfermeras contra Franco y Hitler*, a été publiée en 2019 par la maison d'édition madrilène El mono libro. Comme Rachel Eckstein, la plupart de ces infirmières étaient juives et originaires des pays de l'Est, principalement de Pologne. Elles aussi cherchaient une façon d'aider la République espagnole victime du fascisme. De retour en Belgique, nombreuses furent celles qui s'engagèrent dans la Résistance pendant la Deuxième Guerre mondiale et, déportées dans les camps de concentration nazis, y moururent.

dit-il, une femme telle que sa mère n'aurait certainement pas gardé un enfant non désiré, d'autant qu'entourée de médecins, il lui aurait été facile d'avorter : « Si je suis là, il faut qu'elle l'ait voulu. Il se peut qu'elle ait jugé trop grand le danger qui pesait sur mon père et qu'elle ait voulu s'assurer de garder au moins un enfant de lui » (*RI*, 358).

Le jour où elle apprend qu'elle est enceinte, Rachel, qui reste de longs mois sans voir Jacques envoyé sur le front à sa demande, cherche le moyen d'officialiser la paternité¹². Pour ce faire, il lui faut tout d'abord divorcer de son époux officiel qui vit encore en Palestine, ce qu'elle obtient grâce aux démarches menées à bien par sa mère auprès dudit mari. À peine le divorce est-il légalisé par courrier, Rachel entreprend de se marier avec Jacques, toujours par correspondance, une procédure possible en temps de guerre, pour autant qu'ils se présentent, l'un et l'autre, devant l'autorité civile disponible, chacun accompagné de deux témoins. Cette course contre deux montres – « celle de la grossesse et celle de la mort qui peut frapper à chaque instant » (*RI*, 359) –, ils la remporteront, chacun parvenant à présenter en temps utile les deux témoins requis, lui sur le front, elle à Mataró. Assiégée, la petite ville catalane sera bientôt évacuée, et c'est la mort dans l'âme que Rachel traverse la frontière franco-espagnole à la fin de l'été 1938, un bébé de quelques mois dans les bras : « Encore un engagement de toutes ses forces vives dans une cause capitale qui se termine par un échec cuisant » (*RI*, 362).

À l'époque, les gouvernements européens sont fort réticents à accueillir les réfugiés « espagnols », tous considérés comme de dangereux « rouges ». Craignant les incidents que pourraient provoquer tous ces « activistes » communistes et dans l'attente de voir le sort qu'il leur réservera, le gouvernement français les parque dans des camps de rassemblement. Rachel et son fils sont envoyés près de Nîmes, dans le Gard. Sa maîtrise de sept langues (le polonais, le yiddish, le russe, l'allemand, le français, l'hébreu et l'espagnol) lui permet d'obtenir rapidement un statut particulier auprès des autorités du camp qui se servent d'elle comme intermédiaire dans une série d'opérations quotidiennes. C'est ainsi qu'elle est la seule à pouvoir quitter l'enceinte afin d'effectuer des courses au village voisin et de distribuer le courrier aux « résidents » (*RI*, 368-369). Sans nouvelles de son mari depuis des mois, Rachel, que les responsables du camp ne peuvent laisser partir – elle est sans visa, et la Belgique refuse de lui en délivrer un –, reste cependant en contact avec ses parents par courrier. C'est par leur intermédiaire qu'elle apprend que Jacques est interné à Saint-Cyprien et détenteur, lui, d'un visa pour la Belgique. Le rendez-vous est aussitôt fixé à la gare du patelin où elle est autorisée à se rendre... À l'ambassade de Tchécoslovaquie à Paris, le pouvoir d'Hitler pesant comme une épée de Damoclès sur la jeune république démocratique parlementaire, les responsables ont tendance à faire preuve de quelque sympathie envers les communistes et les réfugiés venant d'Espagne où de nombreux Tchèques ont trouvé la mort ; aussi l'acte de mariage par correspondance y est-il vite entériné, et l'inscription de Rachel et d'Edgard sur les papiers de Jacques officialise leur nouvelle nationalité. C'est sans encombre qu'ils peuvent rentrer en Belgique où la vie est cependant loin d'être une sinécure pour les « anciens » d'Espagne.

¹² L'acte de naissance d'« Edgard Aragón Gunzig » est dressé le 23 juin 1938, deux jours après la naissance. Le premier prénom est choisi en hommage au militant communiste allemand d'origine belge Edgard André, décapité à la hache sur ordre d'Hitler en novembre 1936 ; le deuxième en souvenir de l'Aragon, « l'un des deux fronts sur lesquels Jacques avait combattu » (*RI*, 360).

Le pacte germano-soviétique signé le 23 août 1939 les laissera complètement pantois. Une telle trahison n'aurait-elle pas dû ouvrir les yeux aux communistes sur les intentions de Staline ? Certes, comme Rachel le racontera à maintes reprises à ses proches, l'événement causa un énorme désarroi parmi les militants :

On se torturait, on se déchirait, on débattait des nuits entières pour essayer de lui donner un sens, incapables de se résoudre à envisager l'ultime explication, pourtant évidente : que le grand Staline fût un monstre, un tyran. La plupart, après le premier choc, ont réussi à se convaincre qu'il devait y avoir derrière tout cela des raisons qui les dépassaient et qu'ils comprendraient sûrement un jour (*RI*, 371).

2.3. La Résistance (1940-1944)

Pour les juifs communistes militants, le sursis sera de très courte durée, et le cauchemar qui s'ensuivra effrayant : un an seulement après la chute de Madrid, voilà qu'éclate la Deuxième Guerre. Toute retraite s'avérant impossible pour eux au-delà de la frontière française, Jacques et Rachel décident de revenir à Anvers et de se consacrer à la résistance contre l'occupant, une existence des plus instables « avec son lot de déménagements, de faux papiers, de trajets clandestins » (*RI*, 264). À Bruxelles où le Parti envoie Jacques dès 1941, le couple n'est guère inquiet, du moins jusqu'en 1942, année où le port obligatoire de l'étoile est décrété (tous deux se refusent cependant à porter le maudit insigne) et à partir de laquelle les rafles anti-juifs se multiplient. De fait, Jacques sera arrêté le 29 avril 1942 (Gotovitch, 1992 : 557).

La première préoccupation de Rachel étant de connaître le sort réservé à son mari, munie de faux papiers et faisant preuve d'une incroyable audace, elle se présente à la prison bruxelloise de Saint-Gilles où Jacques est détenu avec ses camarades. « Elle se souviendrait toujours de ses dernières paroles : "C'est fini." » (*RI*, 377). Son statut de membre du noyau dirigeant du PCB, son passé en Espagne et ses activités liées à l'Orchestre Rouge¹³ lui valent, en effet, d'être déporté à Mauthausen où il mourra le 28 juillet 1942 « comme résistant, comme communiste et comme juif » (*RI*, 39). Dès lors, le temps est venu pour Rachel de passer dans la clandestinité totale. Pour pouvoir agir en toute liberté sans mettre en péril la vie de son fils Edgard, elle le placera à Laeken, dans la périphérie bruxelloise, chez trois vieilles sœurs catholiques avec lesquelles il vivra comme « enfant caché » de ses 4 à ses 6 ans¹⁴.

D'après les entretiens qu'elle accorda en 1983-1984 à l'historien José Gotovitch¹⁵ et où, selon Éliisa Brune, elle apparaît comme une femme éminemment hu-

¹³ Il s'agit d'un réseau d'espionnage communiste – puis de résistance au nazisme – créé dans l'Ouest de l'Europe durant l'entre-deux-guerres et destiné à fournir des renseignements à l'Union soviétique ; la centrale était située à Bruxelles.

¹⁴ Trois mois plus tard, elle s'arrangera pour trouver, à Charleroi, une famille – les Lebeau (Braitstein, 1995 : 165) – pour son neveu Marcel dont la mère, Paula, une des sœurs de Rachel, grièvement blessée lors du mitraillage et du bombardement des colonnes de réfugiés par les stukas en mai 1940 durant le court exode entre Anvers et la côte belge, mourut peu de temps après, et dont le père, Arthur, doit vivre lui aussi dans la clandestinité ; dénoncé par un « soi-disant ami, qui était en fait un Judas » (Braitstein, 1995 : 84) et arrêté en 1942 par la Gestapo, il disparut dans l'enfer d'Auschwitz (*RI*, 186).

¹⁵ « Interviews et documents de Rachèle Ecksztejn, veuve Gunzig, novembre 1983 – janvier 1984 ; Archives Leplat » (Gotovitch, 1992 : 307, n. 2).

maine, modeste, voire assez timide, Rachel jouait dans la Résistance le rôle d'une véritable cheville ouvrière : « Elle avait un rôle dans une filière de faux papiers, elle avait un rôle dans la collecte de fonds, elle avait un rôle dans certains réseaux d'espionnage, mais chaque fois il s'agissait pour elle d'exécuter les missions qu'on lui assignait, du mieux qu'elle pouvait » (*RI*, 339). Il n'empêche qu'au fil de celles-ci, Rachel ne cesse de risquer sa vie et, à tout moment, de se faire arrêter par la Gestapo :

– Ma mère assurait la liaison entre les réseaux de résistance belges et français. Elle s'occupait aussi de transporter des fonds pour financer les activités de Bruxelles. Elle faisait des allers-retours réguliers entre la Belgique et la zone libre, changeant de papiers parfois plusieurs fois sur un même trajet. Avec son physique banal (c'est-à-dire pas clairement juif) et ses talents de comédienne, elle réussit à ne pas être inquiétée pendant un bon moment. Jusqu'au jour où [...] (*RI*, 264-265).

Et Edgard de relater quelques-unes des situations de frayeur dont sa mère put sortir saine et sauve grâce à sa vaillance et à un incroyable sang-froid – et, parfois aussi, grâce à certaines complicités bien intentionnées (*RI*, 265-268)¹⁶.

2.4. La Libération (été 1944)

Début septembre 1944, les Britanniques libèrent enfin Bruxelles, mais, pour la Belgique, la guerre n'est pas encore terminée, loin s'en faut. Rachel, qui avoue qu'elle pleurait alors à la fois de joie et de tristesse, décide néanmoins de reprendre son fils avec elle¹⁷. La cellule familiale est donc presque entièrement reconstituée : Rachel, ses parents, son fils et son neveu Marcel. Sans nouvelles de Jacques depuis sa déportation deux ans et demi plus tôt, ni du père de Marcel, elle sait que les chances de les revoir sont désormais infimes.

En quête d'un moyen de subsistance, Rachel, qui a loué un petit appartement et qui, faute de mieux, s'adonne temporairement au marché noir, prend contact avec des amis et des membres de sa famille afin de trouver une activité plus lucrative. C'est alors que des cousins émigrés aux États-Unis, qui ont monté un négoce avec les excédents de l'armée américaine démobilisée, lui proposent de s'associer à leurs affaires et de devenir la dépositaire du stock américain à Bruxelles. La situation ne manque assurément pas de piquant : « Une communiste convaincue en train de négocier les vêtements et accessoires de l'armée américaine [...] Elle, la révolutionnaire, l'éternelle révoltée... » (*RI*, 404). Bien entendu, il ne s'agit pas d'une conversion, car, si Rachel accepte la proposition, c'est bien avec l'idée de verser le surplus de ses revenus au PCB. « Le matériel de l'armée américaine servait donc au financement du Parti, et indirectement de Moscou. Il fallait que toute cette activité serve au bien de l'humanité, par l'entremise du Parti, son sauveur et son guide. Ainsi Rachel pou-

¹⁶ Voir également le récit qu'en fait Rachel dans « The misguided idealist » (Joe, 1995 : 41-46).

¹⁷ À la fin de l'année, elle récupère aussi son neveu Marcel ; comme ce dernier le relate dans *Enfant traqué, enfant caché*, c'est « une autre sorte de bombe [qui] vint bouleverser sa vie » à ce moment-là : « Un jour, à mon retour de l'école, je vis apparaître une personne de ma vie antérieure : ma tante Rushka (sic), qui se nommait maintenant Rachel. De prime à bord, je n'étais pas certain d'être content ou non de la revoir. [...] Maintenant que les Allemands étaient partis, nous devions, dit-elle, retourner dans nos familles respectives » (Braitstein, 1995 : 137). Dès lors, les cousins Edgard et Marcel vivront ensemble, comme deux frères, jusqu'en 1952.

vait-elle retrouver une forme de bonne conscience que les combats ne lui apportaient plus » (RI, 406).

Dans son livre *Enfant traqué, enfant caché*, Marcel Braitstein raconte qu'« entre-temps, [ma tante] avait ouvert un commerce de vente en gros de surplus militaire, ce qui la gardait grandement occupée. Il y avait une forte demande pour ce genre de vêtements d'occasion, et ses affaires eurent un tel succès qu'il nous fut possible de déménager dans une grande maison » (Braitstein, 1995 : 147). De fait, les affaires étant des plus florissantes, la famille emménage dans une grande demeure, Avenue des Nerviens, face au parc du Cinquantenaire, où Rachel installe momentanément son magasin qu'elle transférera bientôt près de la gare du Midi. C'est la grande vie qui commence... Tout n'est cependant pas rose. D'une part, relate Marcel,

la nuit, j'avais toujours mes cauchemars et le moindre bruit me faisait sursauter. [...]. Plus d'une fois, je fus aussi réveillé par les cris de tante Rachel, dans la chambre voisine. Elle criait dans son sommeil et je lui demandai un matin la nature de son rêve, mais elle préféra éviter le sujet, mentionnant seulement que, ayant été arrêtée une fois par la police française pendant la guerre, elle avait réussi à s'enfuir, grâce à un officier français complaisant, juste au moment où elle allait être livrée à la Gestapo. Ce souvenir lui donnait encore des cauchemars (Braitstein, 1995 : 157-158).

D'autre part, c'est à cette époque-là, « un dimanche de mai [1946] » (Braitstein, 1995 : 161) que Rachel, toujours dans l'attente de nouvelles concernant le sort encouru par son mari, apprend par l'intermédiaire d'un neveu de Jacques, un certain Joe¹⁸, qui travaille à Wiesbaden et dont le régiment américain a libéré le camp de Mauthausen, qu'il a été exécuté le 28 juillet 1942¹⁹, dix jours seulement après y être arrivé :

C'était Joseph, un neveu de tante Rachel. Il avait réussi à s'échapper avec sa famille en Amérique. De passage à Bruxelles, il était venu passer la journée avec nous. Après un copieux repas en son honneur, Joe, comme il s'appelait désormais, nous invita tous à faire une excursion dans les bois. [...]. Après son départ, le lendemain, Rachel parut très déprimée. Joe l'avait informée qu'il travaillait pour

¹⁸ Son document intitulé « The Misguided idealist. The Story of Rachel Gunzig's Life » (1995) consiste en une retranscription (et traduction en anglais) des conversations que Rachel eut avec son neveu Marcel Braitstein lors de sa dernière visite à Montréal pendant l'été 1984. Il contient une table des matières, un avant-propos (I-V), la retranscription des conversations entre Rachel et son neveu (1-76) et un épilogue (77-79).

¹⁹ À ce propos, voir les pages 74-75 de l'ouvrage de Benito Bermejo (2002) ainsi que les pages 554-555 de *Relations d'incertitude* (de même que les témoignages d'Arthur Haulot [559-564] et de Madame Goldberg [566-572]). L'ouvrage de Bermejo a été réédité en 2015 sous le titre *El fotógrafo del horror. La historia de Francisco Boix y las fotos robadas a los SS de Mauthausen*. Il en existe une version française : *Le photographe de Mauthausen : l'histoire de Francisco Boix et des photos dérobées aux SS* (Liège, Territoires de la Mémoire, Coll. Points d'ancrage, 2017) ; aux pages 90 et 91 de celle-ci se trouvent deux photos avec la légende suivante : « Un mort qui n'est plus anonyme. L'inscription de Boix au dos de la photo indique que l'homme que nous voyons au premier plan est un Juif tchèque mort durant l'été 1942 [...] Jacques Gunzig, détenu n°11552 [...] ». A la demande d'Edgard Gunzig qui effectue actuellement des recherches sur son père en vue de la publication d'une biographie, nous n'en dirons pas davantage. Le film *El fotógrafo de Mauthausen* de Mar Targarona est sorti fin octobre 2018.

les services secrets de l'armée américaine. Il avait trouvé dans un des camps de concentration pour prisonniers politiques, à Mauthausen en Autriche, une liste de personnes qui avaient été fusillées. Son oncle Don, qui était aussi mon oncle et le père d'Edgard, se trouvait sur cette liste. Ma tante avait donc appris de cette manière qu'elle était veuve (Braitstein, 1995 : 161).

Un peu plus tard, par une lettre de la Croix-Rouge contenant un document indiquant la date précise à laquelle le père de Marcel fut envoyé à Auschwitz en 1942 ainsi que le numéro du convoi qui l'y emmena, elle apprendra que, toute trace de lui ayant été perdue, « il était maintenant déclaré officiellement décédé » (Braitstein, 1995 : 162).

Est-ce déjà à ce moment-là ou un peu plus tard que Rachel, qui continue de croire dur comme fer au communisme et désire le prouver, et à qui les autorités belges refusent d'octroyer la nationalité belge en raison de son appartenance au PC, commence à mijoter des projets de retour dans son pays natal ? « L'idée de vivre enfin le communisme officiel, après toutes ces années de clandestinité. Son salut était là-bas, l'avenir du monde aussi, il fallait impérativement rejoindre ce pays où la vraie vie avait commencé » (*RI*, 423), commente Edgard.

À la question d'Élisa Brune sur les raisons de ce retour en Pologne, Marcel répond :

– L'engagement politique, bien sûr ! Rachel n'était pas satisfaite de vivre en régime capitaliste alors que le communisme était en train de se construire ailleurs. Elle aspirait à rejoindre les siens. Elle a cru que, à Varsovie, ses idéaux seraient enfin réalisés. [...] Elle s'est tellement trompée que lorsqu'elle y est arrivée elle a eu les pires ennuis. On l'a mise sous surveillance. Et son fils à l'orphelinat. Ça ne plaisait pas, chez les communistes (*RI*, 189).

Ils y resteront quatre longues années : « Puisqu'elle était polonaise, elle a été mise au régime polonais, c'est-à-dire interdiction de sortir. Ils étaient pris au piège » (*RI*, 190).

2.5. La Pologne stalinienne (1952-1956)

Après six ans de prospérité à la tête du stock américain de Bruxelles et bien qu'apportant un soutien financier important au Parti, en dépit de l'avis contraire de tous ses proches, des supplications de sa mère pour qu'elle n'y emporte pas Edgard – elle lui interdit d'emmener son neveu Marcel, lequel affirme que « sa mère [à lui] se serait pendue plutôt que de retourner là-bas » (*RI*, 181) – ainsi que de ses multiples appréhensions personnelles – « Elle s'inquiétait des conséquences de ce déménagement, surtout sur la destinée de son fils. Elle savait que la vie n'était pas facile là-bas, que le niveau économique était beaucoup plus bas, que l'antisémitisme risquait d'être toujours vivace » (*RI*, 424) –, Rachel prend la lourde décision, certes longtemps méditée, de regagner la Pologne où elle pense être davantage utile au projet communiste et où, croit-elle aussi sincèrement qu'aveuglément, la démocratie populaire a enfin vu le jour. Selon Marcel qui, lui, rejoindra sa tante Alice installée à Montréal, « c'est ainsi qu'elle a voulu ce coup de théâtre : retourner à Varsovie, renouer avec ses amis

de la guerre d'Espagne, œuvrer avec eux à la réalisation de l'idéal communiste. "Finalement, j'avais vécu toute ma vie pour cela, explique-t-elle dans les cassettes. Pourquoi ne l'aurais-je pas fait ?" » (*RI*, 417). C'est donc une nouvelle fois mue par un idéalisme à tous crins qu'elle se lance dans cette nouvelle aventure « qui va les propulser en plein inconnu » (*RI*, 429). Certes, pense-t-elle, « les conditions matérielles, les aspects pratiques seraient sans doute difficiles, mais au moins l'organisation de la vie, là-bas, reposait sur les structures communautaires et démocratiques du communisme, les seuls fondements sains d'une société juste. Et qu'était le confort, à côté de la joie de vivre dans une société juste ? » (*RI*, 424)²⁰.

En raison des restrictions imposées par le rideau de fer, le voyage entre Bruxelles et Varsovie, qui débute en novembre 1952, s'avère des plus compliqués. Après dix jours délicieux passés à Davos, Rachel et Edgard, via Zurich, débarquent à Prague ; et déjà « les ennuis commencent » (*RI*, 430) :

Il y règne une atmosphère bizarre, très lourde et tendue. Les habitants semblent s'épier dans la rue, évitent de s'adresser la parole. Rachel sait que le procès [Rudolf] Slansky²¹ est en cours, une affaire retentissante qui met sur le banc des accusés plusieurs dirigeants du parti communiste. La plupart de ces accusés sont en réalité d'anciens camarades à elle et surtout à Jacques, des anciens des Brigades internationales d'Espagne. On pouvait s'étonner de les voir arrêtés et inculpés de trahison envers le parti communiste. Onze d'entre eux seront exécutés un mois plus tard.

Avec le recul, la démesure de Staline apparaît de façon évidente : il se méfiait indistinctement de tout ce qui avait touché de près ou de loin le monde occidental. Au point de fusiller ses propres soldats, les brigadistes russes, à leur retour d'Espagne²². Mais, à l'époque, la moitié de ses crimes était ignorée, tandis que l'autre moitié était maquillée en juste punition de forfaits imaginaires.

Aveuglée par son militantisme, confiante dans la justice du Parti, Rachel est persuadée que les accusés sont d'authentiques traîtres. Et comme elle se sent libre et glorieuse, maintenant qu'elle se trouve en démocratie populaire, elle ne craint pas de communiquer tout haut son avis. Elle ne rencontre que mines hostiles, fermées ou affolées. On se détourne aussi vite que possible. Plus tard, elle comprendra que tout le monde l'a prise pour une folle, une suicidaire ou une espionne. On a cru que par ses provocations elle cherchait à susciter des réactions, donc des prises de position compromettantes. Mais, sur le moment, elle ne peut interpréter ce mu-

²⁰ Lors de ses voyages, au début des années 50, dans les pays de l'Est, et tout spécialement en Pologne et en Tchécoslovaquie, D. Susskind comprendra que « le paradis prolétarien pouvait n'être qu'un enfer latent » (Engel, 2006 : 192).

²¹ Il fut secrétaire général du Parti communiste tchécoslovaque après la Seconde Guerre mondiale.

²² Voir, à ce propos, « Iégor », le cinquième récit des *Faux passeports* (Prix Goncourt 1937) de Charles Plisnier, ainsi que la fin des *Mal-pensants* (1979) d'Albert Ayguesparse, qui relate la destinée de Tibor Lazarik, un ancien commissaire politique hongrois et un des rares vétérans de la guerre d'Espagne à avoir échappé à « l'extermination des vieux communistes » par une bureaucratie stalinienne acharnée à éliminer les combattants de la guerre civile : « Lazarik avait vu et compris beaucoup de choses, trop de choses peut-être, il savait pourquoi la République avait été vaincue en Espagne, comment avaient été supprimés systématiquement tous ceux qui ne se ralliaient pas à la ligne politique du parti, ceux qui s'aventuraient à critiquer ses erreurs. [...]. On avait supprimé les témoins gênants d'une politique qui avait conduit à la défaite : la légende de Staline ne s'accommodait pas de l'échec » (Ayguesparse, 1979 : 159).

tisme obstiné. Elle n'a pas le temps, toutefois, d'approfondir l'enquête. Elle prend le train pour Varsovie le soir même.

Rachel a réussi à traverser Prague en crise sans se laisser entamer d'un iota. [...]

Rachel et Edgard sont en train de se jeter dans la gueule du loup (*RI*, 430-431).

Pour le jeune garçon de quatorze ans qui est récemment passé par New York et Montréal où ils ont conduit Marcel, le choc est particulièrement violent : Varsovie est une ville en ruine, parcourue uniquement par des chars à bœufs et de vieux tramways, et où de nombreux ivrognes gisent affalés sur les trottoirs et dans les transports, raconte-t-il : « Ce n'était pas du tout l'idée que je me faisais de la démocratie populaire » (*RI*, 433). Mais la première chose qui, « après la neige et les ruines », le frappa, ce fut l'antisémitisme généralisé. À plusieurs reprises, Edgard revient sur le fait que le principal problème qui fut le sien en Pologne, c'était sa judéité : « La persécution est quotidienne, violente. Les Polonais ont un talent particulier pour reconnaître les Juifs à leurs caractéristiques physiques. [...] Du jour au lendemain, le fait d'être juif est devenu un élément prédominant de ma vie » (*RI*, 442).

Quant à Rachel, Edgard se rappelle qu'elle traversa en vitesse cette ville en décombres et peuplée de fantômes, absolument convaincue qu'elle y serait reçue « comme une reine par les anciens de la guerre d'Espagne. Elle était sûre de compter de nombreux amis parmi les responsables politiques importants » (*RI*, 433). En effet, à peine un an et demi plus tôt, alors qu'elle était venue assister à une rencontre internationale des vétérans d'Espagne, son passé de brigadiste et de résistante lui octroyant un grand prestige, elle avait été accueillie en héroïne par tous ces amis dont certains, après avoir combattu du côté soviétique durant la Deuxième Guerre, étaient venus s'installer à Varsovie pour y participer activement à l'établissement du régime communiste en Pologne, où d'ailleurs ils vivaient très confortablement. D'aucuns, quelque peu scandalisés à l'idée qu'elle faisait le jeu des capitalistes en gagnant sa vie dans le commerce avec les États-Unis, lui avaient alors proposé de les rejoindre sur les bords de la Vistule afin de les aider à soutenir le communisme, ce qu'elle leur avait promis de faire. C'est à partir de ce moment-là qu'avait définitivement mûri, dans l'esprit de celle qui avait éprouvé quelque honte face à ses anciens camarades, l'idée de venir les épauler dans leur tâche, d'autant qu'en Belgique, le Parti invitait subtilement les juifs non belges à s'expatrier. Comme elle le dira à Marcel,

So you see, anti-Semitism is everywhere. Also some of our highly placed members who had been offered the opportunity to visit the Soviet Union had praised very highly what they had observed there. Unfortunately we did not realize at the time that they had been shown only what they, the Soviets, wanted them to see, and that they were never shown anything negative (Joe, 1995 : 53).

« Et l'atmosphère à Varsovie était exaltée, il lui semblait voir enfin des gens vivre comme elle rêvait qu'on puisse vivre. C'était en 1950 » (*RI*, 435), se souvient Edgard.

Toutefois, dans l'entretemps, et tandis qu'elle commençait les préparatifs de leur départ en Pologne, Staline y avait instauré son règne de terreur et lancé sa chasse aux sorcières : tous ceux qui avaient eu le malheur de collaborer avec l'Occident – aux premiers rangs desquels figuraient les communistes qui s'étaient rendus en

Espagne – et s'étaient donc laissé dévoyer par le capitalisme étaient désormais considérés comme des traîtres aux idéaux du Parti et, en conséquence, susceptibles d'être éliminés. Certes, raconte Edgard, sa mère avait bien entendu parler des nombreux procès expéditifs et manipulés qui s'étaient déroulés à Moscou, Prague, Bucarest, Sofia, Budapest et Varsovie et où, comme par hasard, la grosse majorité des accusés étaient juifs, « mais elle avait décidé de croire les accusations. Alors même qu'elle connaissait plusieurs des inculpés du procès Slansky à Prague, elle avait préféré se persuader de leur déloyauté plutôt que de remettre en question les décisions du Parti » (*RI*, 435-436).

À Varsovie, à peine sont-ils installés dans un petit hôtel pour étrangers, Rachel commence à passer des coups de fils à gauche et à droite. Cependant, la réalité la rattrapera avant même qu'elle n'ait pu entamer la moindre négociation : tandis que nombre de ses amis sont introuvables, les autres refusent de la revoir ; plusieurs feignent même de ne pas la connaître ! Un seul, un certain Grisha, celui qui occupait le poste le moins important, accepte à contrecœur de la rencontrer une seule et unique fois, en catimini et à la nuit tombée : sur un ton de conspirateur, il l'informe du climat ambiant d'effroi et de défiance tout comme de la nécessité pour elle, suspecte parmi les suspects en raison de son passage par l'Espagne et de son passé d'activiste en Belgique, de faire une croix sur ses anciens camarades ; en résumé, de l'erreur monumentale qu'elle a commise en revenant au pays : « Les choses en étaient là quand nous sommes arrivés à Varsovie. La moitié des anciens d'Espagne étaient incarcérés. En réapparaissant dans ce climat, ma mère devait faire figure de danger public », commente Edgard (*RI*, 436).

La visite, le lendemain, d'un homme de la Sûreté de l'Etat confirme à Rachel, abasourdie, que rien n'échappe au contrôle de l'Etat, qu'elle risque à tout moment de se retrouver en prison, bref, que « ce retour en Pologne était la pire connerie qu'il était possible d'imaginer » (*RI*, 436). Petite chance dans son malheur, l'homme est un juif, et c'est peut-être grâce à lui – qui s'est laissé toucher « par sa bonne foi, par son angélisme politique » – qu'elle évitera d'être incarcérée, « car tel était certainement le sort qui l'attendait » (*RI*, 437). Toutefois, étant donné qu'elle ne dispose d'aucun revenu pour élever son fils et qu'elle fait désormais partie des « déshérités de Varsovie » – « En dehors d'une petite caste privilégiée, c'est la misère pour tous à Varsovie » (*RI*, 437-438) –, il est décidé en haut lieu qu'Edgard sera placé dans un orphelinat où, se rappelle-t-il, « la situation est carrément pathétique » (*RI*, 438). Comble du malheur, leur passeport belge ayant été remplacé par des papiers polonais au bout de quinze jours, ils sont définitivement bloqués dans le pays, car l'administration polonaise ne délivre plus aucun passeport pour l'étranger. « Arbitraire et illégale, la procédure faisait de nous des prisonniers de fait. Aucune démarche de recours auprès d'une ambassade n'était envisageable. C'eût été assimilé à une trahison et passible d'emprisonnement » (*RI*, 437).

Incompréhensiblement, explique Edgard, malgré l'accueil détestable qui leur fut réservé à Varsovie et qui aurait dû lui ouvrir les yeux sur la réalité du régime communiste, sa mère continuera de vivre en plein mirage, plongée dans une utopie dont elle ne démordra pas, pas même après son séjour en Pologne, ou du moins pas avant bien des années : « Tout au plus, elle avait pris acte des dérives possibles » (*RI*, 480). C'est dire, estime Edgard, que « si par miracle elle avait été accueillie par ses anciens amis et avait pu intégrer les structures du Parti, son aveuglement aurait peut-être duré. Elle aurait pu elle-même se trouver en position d'accusatrice dans un procès sans se rendre

compte qu'elle condamnait des innocents » (*RI*, 480-481). Quoi qu'il en soit, les événements des premiers jours, loin de la déstabiliser, lui firent conclure « à une erreur de jugement de ses compatriotes, à une période de test, à une méfiance compréhensible » : « Elle semblait penser que les choses allaient s'arranger pour nous, et que la situation déplorable du pays était une transition nécessaire » (*RI*, 481). Motif pour lequel elle décida de rester alors que, jusqu'à l'expiration de leur visa touristique valable pendant deux semaines, ils auraient pu quitter le pays en toute quiétude !

Après deux semaines de surveillance, de brimades, de martyre pour moi, elle y croyait encore. Sans doute considérait-elle les épreuves que nous traversions comme anecdotiques au regard du grand dessein de la démocratie populaire ? Ou peut-être sa conviction personnelle s'ancrait-elle sur la fidélité qu'elle vouait à mon père ? Dans ce cas, elle était liée à jamais. Mais je ne peux pas en jurer, puisqu'elle ne parlait jamais de lui. Autre motif possible, qui a sûrement joué dans sa décision : elle n'osait pas rentrer en Belgique et avouer son échec. De quoi aurait-elle l'air, devant le Parti, si elle rentrait découragée au bout de deux semaines ? Elle se ridiculiserait (*RI*, 481).

Au bout d'un an de surveillance étroite, en septembre 1953, Rachel est enfin autorisée à chercher un travail et à louer un appartement, certes des plus miteux et pratiquement en ruine, mais cette nouvelle situation lui permet de récupérer son fils. Devenue femme de ménage dans un endroit stratégique, une librairie qui sert aussi de Maison de la Culture et qui est fréquentée par des groupes d'étrangers, elle pourra, grâce à son polyglottisme, obtenir quelques responsabilités, puis accéder à des missions officielles. Ainsi, relate Edgard, lorsque le Parti finit par « l'innocenter » et par apprécier sa maîtrise de plusieurs langues, elle fut sélectionnée comme traductrice pour faire partie de l'équipe polonaise envoyée en mission d'observation des Nations Unies au Vietnam en 1955-1956, peu après l'indépendance de l'Indochine. Est-ce à dire qu'elle faisait le jeu des communistes ? En tout cas, précise-t-il,

elle avait gagné leur confiance, mais elle espérait s'en servir pour trouver une porte de sortie. Un voyage comme celui-là était une occasion unique de quitter le pays. Même si j'étais resté en arrière, prisonnier, elle espérait trouver une combine en entrant en contact avec des Occidentaux. Malheureusement, aucune occasion ne s'est présentée, elle a contracté une maladie tropicale et on l'a rapatriée. Tous nos espoirs s'écroulaient à nouveau (*RI*, 476-477).

De fait, l'accumulation des injustices et des actes de barbarie dont elle est témoin – parmi lesquels le passage à tabac de son fils par des antisémites (*RI*, 478) – parviendra, à la longue, à saper sa confiance dans le « sacro-saint gouvernement communiste », à la guérir de sa foi malade et à la convaincre, pour son avenir à lui, de la nécessité de trouver une échappatoire. Encore que, souligne Edgard, elle n'acceptât de « reconnaître la faillite du régime que dans sa réalisation pratique. L'idée du communisme, elle, restait intouchable. C'était déjà beaucoup de sacrifier le village, elle ne démolirait pas l'église » ; ce n'est qu'au bout de trois ou quatre ans, « au prix d'une évolution très lente, jalonnée de "peut-être" et de "sans doute" » (*RI*,

482-483), qu'elle se décida enfin à chercher un moyen de quitter le pays. La suite tient assurément autant du rocambolesque que du burlesque.

2.6. Un retour mouvementé en Belgique (1956-1957)

En Pologne depuis quatre ans, alors que tous les stratagèmes pour s'en évader ont échoué, ce seront finalement les développements politiques à grande échelle – les « convulsions de l'histoire » (*RI*, 213) – qui leur permettront, fin 1956, d'entrevoir la lumière au bout du tunnel.

En octobre 1956, la révolution contre le régime imposé par Moscou gronde tant à Budapest qu'à Varsovie. Tandis que la révolte hongroise est brutalement écrasée par les chars soviétiques au début de novembre et provoque un certain blâme de la part du monde occidental, en Pologne où la répression s'est peu à peu modérée depuis la mort de Staline en mars 1953, mais où, relate Edgard Gunzig, « dans la confusion qui s'installe, circulent des rumeurs de crimes et d'agressions sauvages contre des Juifs »²³, les Russes, peu désireux de subir un nouvel opprobre de la part de la communauté internationale, réfléchissent « à une solution plus raffinée que le massacre » (*RI*, 213-214).

Parmi « les mesures de grande mansuétude » destinées à réduire le taux de judéité du pays, la possibilité est offerte aux Juifs de Pologne de solliciter un visa pour Israël. Certes, Israël n'est pas leur terre promise, mais, puisque tout vaut mieux que de rester en Pologne, Rachel dépose immédiatement une demande de visa pour son fils et pour elle-même, estimant qu'il leur serait plus simple de quitter Israël que de s'enfuir de Pologne. « Le sel de l'histoire », commente Edgard Gunzig, c'est que, du jour au lendemain, de nombreux Polonais, parmi lesquels des antisémites convaincus, se sont découvert des ascendances juives : « C'était bien la première fois, en Pologne, que le fait d'être juif représentait un avantage » (*RI*, 214). Encore fallait-il le prouver ! Remplissant les conditions requises pour obtenir les précieux visas, celui de sortie de Pologne et celui d'entrée en Israël, un beau jour, Rachel et son fils obtiennent le feu vert pour le départ. Seul problème, mais de taille, une fois en Israël, à 18 ans, Edgard est en âge d'y être appelé sous les drapeaux, et ce pour une durée de trois ans, ce qui ne le réjouit guère ! Résolue à jouer le tout pour le tout et à profiter de l'indispensable escale que comporte le trajet jusqu'à Tel Aviv pour s'éclipser en cours de route, Rachel, bien que ne disposant pas d'un visa d'entrée en France, est bien déterminée à trouver une combine pour se faire la malle entre les deux vols, éventuellement avec le secours de cousins installés dans la Ville lumière.

À l'aéroport de Paris où ils sont bloqués en zone internationale, et tandis que leurs cousins, de l'autre côté de la paroi de verre, sont impuissants à les aider, Rachel, qui a plus d'un tour dans son sac, feignant d'être prise d'un brusque malaise, s'écroule par terre²⁴. Grâce à la complaisance d'un médecin bienveillant qui lui signe une autorisation de sortie pour quarante-huit heures, la convalescente et son fils s'en vont

²³ « Ce sont certains Polonais qui profitent de la situation pour donner libre cours à leur antisémitisme. Plus que jamais, nous devons nous tenir à carreau » (*RI*, 213).

²⁴ Cette anecdote n'est présente ni dans le récit de Rachel à son neveu Marcel Braitstein ni dans la version relatée par Edgard à Marcel. Selon Rachel, ayant obtenu un visa français de transit valable pour dix jours, ils purent sortir de l'aéroport. Selon Marcel, c'est l'officier de la douane qui, comprenant leur situation délicate, leur souffla l'idée de demander un certificat médical pour Rachel, ce qui leur permettrait de rester à Paris pendant quelques jours (Joe, 1995 : 70-71).

recupérer leurs bagages et passent la douane selon les règles. « Nous étions dehors. DEHORS », s'exclame Edgard (*RI*, 222).

Logés chez leurs parents, mère et fils se rendent dès le lendemain au commissariat afin d'y exposer et d'y régulariser leur situation – « résidents en Belgique, kidnappés en Pologne, nous voulons rentrer, c'est tout » (*RI*, 223) –, et ce en vue d'obtenir un visa leur permettant de regagner rapidement la Belgique. Envoyés à la Police centrale de Paris sur l'Île de la Cité, ils se retrouvent, à leur grand étonnement, au bureau du « Service des expulsions » où un policier très courtois, soupirant devant la naïveté de Rachel qui ne semble guère consciente de la complexité de la procédure et de la gravité des faits qui lui sont reprochés, lui explique qu'en raison de ses activités politiques – « En cette époque de guerre froide, les pays occidentaux ont contracté une allergie épidermique au communisme. En tant qu'activiste et membre du Parti depuis la guerre d'Espagne, ma mère est tout simplement indésirable » (*RI*, 224) –, elle figure sur la liste noire des *Persona non grata* en France. C'est dire que, n'ayant pas le droit d'y entrer, ils sont passibles d'y être emprisonnés sur-le-champ. Le policier, assez conciliant, leur accorde toutefois soixante-douze heures pour quitter l'Hexagone. Le hic, c'est que, passées les quarante-huit heures, ils seront illégaux en France et que, sans visa, ils ne peuvent franchir aucune frontière sous peine d'être arrêtés et réembarqués dans un avion à destination d'Israël ou de la Pologne.

C'est alors que l'oncle d'Edgard a l'idée de contacter une certaine Mademoiselle Lavielle, une personne qui, une quinzaine d'années auparavant, avait fait partie de ces « héros invisibles » (*RI*, 225) : travaillant à la préfecture du Cantal à Aurillac, elle avait, en 1938, secouru les réfugiés de la guerre d'Espagne et, pendant la Seconde Guerre, traité selon son bon gré les dossiers de recherche de la Gestapo transitant sur son bureau ; grâce à elle, des centaines de juifs et de résistants, dont leurs cousins, qu'elle prévenaient des descentes de la police française et des perquisitions à venir, avaient ainsi échappé à un sort tragique. Tandis qu'au cours des trois mois suivants – pendant lesquels un médecin de la ville leur fournira un certificat assurant que leur état de santé ne leur permet pas de voyager –, cette demoiselle s'efforcera de chercher des voies de régularisation en France, d'autres amis sont chargés de négocier un arrangement direct avec la Belgique, sans davantage de succès : « Il semblait que nous étions devenus là-bas également *persona non grata*, L'étiquette "communiste" attachée au dossier de ma mère avait pour effet de fermer toutes les portes. Toutes les démarches entreprises à différents niveaux se heurtaient à un refus ferme et définitif de la part des services de sûreté », relate Edgard (*RI*, 227).

Pour sortir de l'impasse et en désespoir de cause, Rachel accepte la proposition de Dov Lieberman, un ami fréquenté au Parti communiste, en Espagne et dans la Résistance, un riche homme d'affaires devant se rendre en Autriche pour y participer à une foire commerciale : elle se rendra à Vienne, soi-disant comme sa représentante, en réalité pour y faire un nouveau mariage blanc (vingt ans après celui qui lui permit d'entrer en Palestine !) avec un inconnu, un certain Monsieur Keymolen, « un brave homme à la retraite, communiste par tradition » (*RI*, 231), ravi de lui rendre ce menu service : selon Edgard (Joe, 1995 : 73), pour cet homme d'environ soixante-dix ans qui n'avait jamais quitté la Belgique, il devait assurément s'agir de l'événement le plus excitant de son existence !

Six mois après leur arrivée à Vienne, à l'ambassade de Belgique où la cérémonie est orchestrée par un diplomate visiblement éméché, Rachel reçoit enfin un passeport

belge en bonne et due forme qui leur ouvre les portes du royaume. Cependant, le matin même du départ, elle se rend compte que, dans son état d'ébriété, il a oublié de mentionner le nom d'Edgard sur le livret de mariage, condition sine qua non pour que celui-ci récupère lui aussi la nationalité belge et puisse l'accompagner ! Elle décide néanmoins de rentrer en Belgique tandis qu'Edgard patientera à Vienne jusqu'à ce que la situation se débloque.

À Bruxelles, Rachel remuera ciel et terre pour tenter de régulariser la situation de son rejeton bloqué à Vienne. Toutefois, étant donné qu'elle y est fichée comme « élément subversif et indésirable », les responsables de la Sûreté qui, en la voyant rentrer au pays en toute impunité et au bras d'un vieux monsieur, faillirent s'étrangler – « La garce les avait roulés. Hélas, ils ne pouvaient la refouler car la loi était de son côté » (*RI*, 242) – ne l'entendent guère de cette oreille : les préposés à l'immigration se feront une joie de conclure par un refus toute demande de régularisation du dossier d'Edgard.

Ce n'est qu'après un an passé à Vienne et moyennant un énorme coup de bluff²⁵ qu'Edgard obtiendra de l'ambassadeur repentini un visa de quarante-huit heures l'autorisant à rentrer en Belgique. Quelques années plus tard, il récupérera la nationalité belge grâce à l'intervention du ministre belge de la Justice²⁶, « un ancien des Brigades internationales », avec lequel sa mère avait pris rendez-vous afin de l'entretenir des démêlés de son fils avec l'administration : « L'ancien ami s'est montré accueillant. Il a même reproché à ma mère de ne pas être venue le voir plus tôt, il aurait pu tout arranger tout de suite. En effet, sur un seul coup de fil de sa part, je suis devenu belge à part entière, du jour au lendemain. Naturalisation complète en bonne et due forme » (*RI*, 248).

2.7. Une femme d'affaires avisée et une retraitée active (1957-1989)

Echec en Palestine, échec en Espagne, échec en Pologne, il faut bien dire que Rachel s'était lancée dans tous les mauvais plans possibles avant de comprendre, à cinquante ans passés, qu'elle était douée pour les affaires (*RI*, 364).

À son retour à Bruxelles, Rachel ne peut rien récupérer de l'argent qu'elle a laissé au PCB au moment d'embarquer pour Varsovie ; considérant qu'elle était définitive-

²⁵ Il feint d'attendre depuis quatre mois une simple régularisation de visa.

²⁶ Dans un courriel daté du 7 février 2012, E. Gunzig nous signale qu'il s'agit de « Pierre Vermeylen, Ministre de la Justice (socialiste) de 1961-1964. Je n'ai en effet pas été naturalisé lors de mon retour en Belgique en 1957 mais seulement en 1964. Si Pierre Vermeylen n'était pas en Espagne pendant la guerre civile, il a défendu en tant qu'avocat quelques communistes belges, brigadistes en Espagne, à leur retour en Belgique [...]. Ma mère fit la connaissance de Vermeylen au cours de cette période ce qui explique leur lien et l'aide qu'il a pu m'apporter. » Pour sa part, l'historien Rudi Van Doorslaer nous signale, également dans un courriel du 7 février 2012 : « Entre 1961 et 1964 le politicien socialiste flamand, Piet (ou Pierre) Vermeylen était ministre de la Justice. Pendant les années '30 il était en tant que juriste réputé connu pour son engagement à gauche, avec des sympathies pour les communistes. Il s'est montré aussi très actif dans le soutien à l'Espagne républicaine et si je ne m'abuse, il a visité l'Espagne en compagnie de Sarah Huysmans, fille du président de l'Internationale socialiste de l'époque Camille Huysmans. » De fait, Pierre Vermeylen fut l'un des collaborateurs les plus assidus du périodique *Combat* (1936-1939) – l'organe de presse du *Comité de Vigilance des Intellectuels Antifascistes* – « destiné à défendre l'Espagne républicaine et à combattre la politique de neutralité » (Vermeylen, 1985 : 55).

ment partie, le comptable a, en effet, tout dépensé. Heureusement, il lui reste un placement fait peu avant son départ pour la Pologne : un immeuble acheté à Montréal – pour y loger ses parents – et qu'elle revendra avec une bonne plus-value. Cet argent et la pension de guerre doivent suffire pour couvrir ses besoins et ceux de son fils.

Après l'expérience polonaise qui l'a tout de même un peu déboussolée et refroidie – « Pas vraiment sur le communisme, qui était toujours sa religion, mais sur les communistes en tout cas » (*RI*, 291) –, elle décide, sur recommandation de Dov Lieberman, de s'engager dans le Mouvement contre le Racisme, l'Antisémitisme et la Xénophobie (MRAX).

Par ailleurs, n'ayant aucune idée de la façon dont elle va meubler ses journées, elle aura une crise de créativité des plus surprenantes. S'étant rendu compte que le nettoyage des stores à lamelles constitue une opération longue et malaisée et qu'il n'existe sur le marché aucun engin facilitant ce travail, elle conçoit un tel appareil qu'elle présente au Salon des inventeurs – ce qui lui vaut de gagner un prix –, décide de le commercialiser, prend contact avec des fabricants, crée une société nommée « Latclean » et devient négociante en produits ménagers. Au bout de quelques années, avec l'argent obtenu de la revente du brevet, elle qui ne connaît rien en meubles décide d'ouvrir un magasin de mobilier contemporain tel qu'elle en a vu un dans *Le Nouvel Observateur*. Et pas n'importe où... puisqu'elle s'installe dans la galerie de la Reine, un des lieux les plus cossus de la capitale !

À l'âge de la retraite, après avoir cédé son commerce, résolue à redoubler ses efforts pour la bonne cause et à œuvrer plus que jamais pour la défense de ses idéaux, elle se consacrera à temps plein au MRAX, au sein duquel elle militait en bénévole depuis de longues années.

3. De la notion de *vide*...

Dès son retour en Belgique en 1957, Edgard s'inscrit à l'Université Libre de Bruxelles où il étudiera la physique et fera une brillante carrière de chercheur ; il y travaillera notamment en collaboration avec les professeurs Ilya Prigogine²⁷, Robert Brout et François Englert sur – précise-t-il – « la thermodynamique des premiers instants de l'univers, c'est-à-dire sur ce qui se passe au moment précis de la transition entre le vide et le non-vide » (*RI*, 117).

Lui qui, dans sa jeunesse, fut confronté à quelques mésaventures humainement traumatisantes n'en est toutefois pas au bout de ses tribulations. Ainsi lors d'un voyage en Inde en novembre 1985, où il passera six mois à la prison de Puna accusé de trafic de diamants, il lui sera donné de vivre « une expérience exécrable » qui, confie-t-il, le mit « dans un état d'esprit tout à fait particulier, en un sens abominable, évidemment, mais en même temps inédit, créatif. Je voyais les choses sous un autre jour. Les choses, c'est-à-dire tout, ma vie, et mon travail aussi » (*RI*, 83) : « tout à coup, le vide prenait une dimension entièrement nouvelle pour moi. Ce n'était plus seulement cet objet conceptuel et mathématique [...]. Le vide était cette fois une réalité, la réalité de mon expérience personnelle, intime, profonde. Je voyais une résonance évidente entre ma situation et mon objet d'étude. J'étais pris entre deux vides » (*RI*, 117). Un vide et un trou noir dont il parviendra à s'échapper en mai

²⁷ Prix Nobel de chimie en 1977.

1986, une fois encore « grâce à son ingéniosité, sa volonté et sa persévérance » (*RI*, 155) – tout comme quelque trois décennies plus tôt à Vienne.

Autant d'épreuves cauchemardesques en connexion avec ses recherches scientifiques et le développement de ses théories cosmologiques audacieuses et révolutionnaires : « concevoir l'origine de l'univers comme une apparition de la matière à partir d'un vide primordial, vide quantique s'entend, sans devoir passer par la singularité du Big Bang » (*RI*, 69). En effet, s'il y a, dans la trajectoire privée et professionnelle d'Edgard Gunzig, tout comme dans celle, particulièrement mouvementée et périlleuse, de sa mère, deux notions pouvant servir de fil rouge, ne sont-ce pas celles du *vide* et du *bootstrap* ?

Assurément, le fait d'élaborer un scénario original pour la naissance de l'Univers sur la base des *relations d'incertitudes* et des fluctuations du vide quantique – instable, mais fécond, car plein d'énergie : « Merveilleuse fécondité du vide ! », reconnaît-il (*RI*, 234) – n'est guère fortuit de la part d'un homme marqué, dès sa prime enfance et à plusieurs moments de sa vie, par l'expérience du vide psychique et existentiel, de l'instabilité, du déracinement et de la non-existence²⁸ ; par l'errance, la fuite, les évasions et la précarité identitaire²⁹ ; par de multiples phobies et angoisses³⁰ ; par des rapports incertains et complexes autant avec sa mère qu'avec plusieurs de ses compagnes ; enfin, par la nécessité qui en découle de trouver l'équilibre affectif et d'établir des relations humaines non plus instables, mais franchement réconfortantes.

4. ...au principe du *bootstrap*

Rachel s'en est allée quelques semaines seulement avant la chute du mur de Berlin. Sans doute était-il préférable qu'elle n'assistât pas à cet événement, car, selon Edgard, « la pilule aurait été trop amère pour elle. Un peu comme si la preuve était faite qu'elle s'était battue toute sa vie “pour rien”. Peut-être n'est-ce pas tout à fait un hasard si elle s'est éteinte juste avant ce coup de grâce » (*RI*, 483).

En pleine agonie, à son fils qui tentait de lui parler : « Maman, je suis là, c'est moi, Edgard, ton fils », au bout d'un moment, parlant bas et articulant avec difficulté, elle marmonna une phrase, une seule, qu'Edgard n'est pas sûr d'avoir bien entendue ou comprise : « Je n'ai pas de fils » (*RI*, 452), et qui ne cesse de le troubler. Sa mère délirait-elle ? Dans sa demi-inconscience, s'interroge-t-il, s'était-elle crue transpor-

²⁸ L'absence du père à la naissance et sa disparition définitive alors qu'Edgard n'a que 4 ans ; la séparation d'avec sa mère au cours de la Seconde Guerre ; l'arrachement à l'affection des demoiselles qui le cachent sous l'Occupation ; l'année d'oisiveté passée à Vienne, « une préfiguration de [s]es rapports privilégiés avec le vide » (*RI*, 233) ; une expérience aggravée par l'épreuve de l'arbitraire le plus absolu lors de son emprisonnement en Inde, pendant six mois (novembre 1985 – mai 1986) ; c'est d'ailleurs là, dit-il, dans ces conditions de solitude et de désespoir total qu'il décidera de « faire du vide l'objet central de [s]es recherches » (*RI*, 117).

²⁹ Les changements de séjours, de noms et de nationalités. « Détail cocasse : depuis la débâcle qui avait suivi la victoire de Franco, et en vertu de l'héroïsme de ses parents brigadistes, Edgard bénéficiait de la “nationalité espagnole d'honneur attribuée par le gouvernement espagnol en exil à Mexico”. Distinction purement formelle qui ne pouvait lui être d'aucune utilité en pratique. Mais pendant les années qu'il passa à essayer d'obtenir un statut, quittant la nationalité tchèque pour la polonaise, puis la polonaise pour la belge, Edgard pouvait au moins se dire qu'il était moralement espagnol ! » (*RI*, 257).

³⁰ La poursuite, jeune adolescent, de sa mère en Pologne par peur de l'abandon ; le malaise éprouvé à l'égard de l'allemand, jusqu'au moment où il découvre que c'était la langue maternelle de son père.

tée dans un interrogatoire policier pendant la guerre, et le seul moyen de le protéger, lui, son fils, était-il, dans cette circonstance, de nier purement et simplement son existence ? Certes, bien d'autres explications pourraient être envisagées, admet Edgard, sans qu'il soit toutefois possible de savoir laquelle est la vraie.

Mais quelle que soit celle-ci, le fait que, confronté à « cette phrase assassine » (RI, 473)³¹, Edgard ait pu imaginer un tel scénario ne relève-t-il pas du prodige ? Ce tour de force qui lui fera convertir le coup mortel – et la dépression qui aurait dû en résulter – en un geste salvateur illustre parfaitement le principe du *bootstrap* : « Littéralement, “bootstrap” veut dire : se soulever soi-même en tirant sur ses bottes. On désigne par là tout mécanisme selon lequel un processus s'auto-entretient, sans avoir besoin du monde extérieur » (RI, 75). Ce concept qui le mènera à créer « une *cosmologie autoconsistante* » (RI, 73), le professeur Gunzig le développera en s'inspirant d'un épisode des aventures rocambolesques de Karl Friedrich Hieronymus (1720-1797) auxquelles la vie du physicien et celle de sa mère n'ont rien à envier : « Un jour, il tomba étourdiment dans un lac. Il était déjà enfoncé plus qu'à moitié dans la vase lorsqu'il eut ce trait de génie : il se souleva en tirant sur ses propres bottes » (RI, 573). Tout comme le baron de Münchhausen³² qui dut à sa présence d'esprit et à son sang-froid d'échapper à l'engloutissement, si Edgard et Rachel purent se tirer de nombreux mauvais pas, n'est-ce pas indiscutablement grâce à leur inventivité et à leur imagination fertile, mais aussi grâce au recours fréquent à la ruse, aux subterfuges et à une pratique intense du bluff et de la dissimulation ? Le bluff comme « pouvoir » et « moyen d'action sur les autres » (RI, 441) ; la dissimulation comme « l'idée maîtresse autour de laquelle s'articule le concept de la *grande unification des interactions fondamentales* » (RI, 324). Deux ressources que Gunzig avoue avoir exploitées habilement en maintes occasions (et ce dès le début de ses études universitaires, d'abord dans ses rapports avec ses professeurs, ensuite avec ses collègues) ; qui se convertiront, dans le contenu même de ses recherches, en guides et notions clés pour élucider l'origine de l'univers ; et qu'en fin de compte, il érigea au rang de « principes directeurs de l'univers » (RI, 270).

5. Conclusions

Rachel avait eu de nombreux visages. Les photos la montraient en Espagne, en Pologne, au Vietnam, femme d'affaires ou grand-maman. J'eus la curiosité de compter combien de fois elle avait recommencé une nouvelle vie, par choix ou par nécessité, en partant de zéro, sans ressources ni métier ni logement. J'arrivai à

³¹ Contrairement aux dernières paroles encourageantes que David Susskind reçut de sa mère Mala-Léa Gutgold au moment de se quitter : « *Zeï a Mensch, David... Sois un homme...* » : « Ne pas s'appesantir, ne pas s'apitoyer. Être un “*Mensch*”, se regarder dans la glace sans rougir » (Engel, 2006 : 89 et 153).

³² Les œuvres de fiction mettant en scène le fameux baron de Münchhausen sont nombreuses. En 1785, l'écrivain allemand Rudolf Erich Raspe décida de recueillir, d'ordonner et de publier ces récits en anglais, sous le titre *Baron Münchhausen's Narrative of his Marvellous Travels and Campaigns in Russia*. L'année suivante, ces *Aventures* seront remaniées (dans le sens de la satire) et traduites en allemand par Gottfried August Bürger (1747-1794) sous le titre *Abenteuer des berühmten Freiherrn von Münchhausen*. Cette version allemande sera ensuite traduite en français (et quelque peu amputée de ses passages politiquement incorrects) par Th. Gautier (fils), avec des illustrations de Gustave Doré.

douze, et encore, je ne connaissais sûrement pas tout. Il y eut d'abord Rachel ouvrière à Anvers, puis engagée dans le kibboutz, puis femme de ménage à Tel-Aviv, étudiante à Charleroi, dans les Brigades en Espagne, réfugiée chez ses parents, habitant avec Jacques à Anvers puis Bruxelles, résistante clandestine, gestionnaire du stock américain, sans statut en Pologne, puis obtenant un petit boulot, puis des missions officielles, chef d'entreprise à Bruxelles, propriétaire d'un magasin de meubles (*RI*, 479).

C'est ainsi qu'en quelques lignes, Éliisa Brune résume le parcours vertigineux de Rachel Eckstein.

Tel l'univers qui, selon le mécanisme du *bootstrap*, s'engendre sans appui externe, l'être humain plongé dans les situations les plus délicates et hasardeuses doit être capable de trouver en lui-même les forces et les moyens nécessaires pour assurer sa survie. Ainsi, quiconque, à l'instar d'Edgard Gunzig, parviendrait, quelles que soient les vicissitudes endurées, à rassembler tous les blocs de sa vie en une vision cohérente, à raconter son histoire sans heurts et à l'interpréter pour lui-même, pourrait estimer avoir réussi « son bootstrap personnel. Il se soulève tout seul. Il est libre » (*RI*, 77).

Quant à Rachel dont la trajectoire semble fréquemment guider celle de son fils, même si, à certains moments de sa jeunesse, elle donna l'impression d'être « une tête brûlée [...] Endoctrinée jusqu'à la moelle », ne faut-il pas reconnaître, a posteriori et avec la distance qui s'impose, que, loin de n'être qu'une forcenée et une enragée, elle était avant tout une personne convaincue de la nécessité de son engagement ? Dans un monde en pleine turbulence et déliquescence, il était, estimait-elle, de son devoir de s'engager corps et âme dans le combat. C'est pourquoi, confie Éliisa Brune, malgré tout ce qui leur fut donné de vivre, Edgard ne pouvait que « s'enflammer sur l'extraordinaire générosité de cette génération, son incroyable abnégation, son idéalisme fulgurant frisant l'utopie, son altruisme radical, son romantisme échevelé, incompréhensibles pour notre société actuelle » ; car, si certains hommes et certaines femmes d'un siècle aussi convulsif que le XX^e purent faire preuve d'autant d'intransigeance et de dogmatisme, voire d'aveuglement, n'est-ce pas avant tout parce qu'ils étaient mus par une formidable ambition, une incroyable détermination ? Celle de « transformer de fond en comble les structures de la société pour en éradiquer la haine et les inégalités. Ils croyaient profondément que la lutte pour le bonheur futur passait avant leur bonheur à eux, ou plutôt que leur part de bonheur se trouvait dans cette lutte même », conclut Éliisa Brune (*RI*, 356).

À la question de Marcel qui lui demandait comment éviter de répéter les erreurs du passé et comment distinguer le bon et le mauvais, le blanc et le noir, la vérité et le mensonge, Rachel répondait :

I think that the human race needs to believe in something. There is not enough education, the way the ancient Greeks had, with their philosophers. Their discussions were aimed at developing a broader view of the world and allowed room for shades of gray, between black and white. I don't know, but today's commercial society, the lack of time, the lack of caring.... We continue to divide matters into black and white and often flip flop. That is the worst of it. A writer who yesterday was anti-Communist or anti-Marxist or vice versa, overnight starts writing the

other way around. Again it is a world in which he starts subdividing things into black and white. How will it end? History never repeats itself exactly the same way (Joe, 1995 : 78).

À son neveu qui l'interrogeait sur d'éventuels regrets à l'égard de ce qu'elle avait fait ou n'avait pas fait et était curieux de savoir si, avec le temps, elle ferait les choses différemment, Rachel répliquait, entre autres choses :

I do not regret my journeys, because I believe it is a law of nature that a young person must find his or her way. It is not a straight path. It must not be straight. Now, I don't know, I suppose I will end up in the nebulous present. But I am certain that I will never allow myself to be placed again in a position of blind obedience to achieve a goal that allegedly will be ideal for the people. Many people now know and also understand that that one must not, one may not, impose an ideological or philosophical goal on people who don't want it. I have become a lot more tolerant (Joe, 1995 : 78).

À travers son parcours peu banal, n'est-ce pas une authentique leçon de courage, d'humilité et de tolérance que nous livre l'infatigable (com)battante que fut Rachel Eckstein ?

Assurément, par la publication de ce passionnant récit dont nous ne dévoilons ici qu'une des facettes, celle de la multiplicité et de la profondeur des engagements humains d'une femme hors du commun, Éliisa Brune s'inscrit pleinement dans cette génération d'écrivains qui, dans une Belgique trop longtemps amnésique de son histoire récente, se montrent soucieux ou rêvent, d'une certaine façon, de « réparer l'histoire », selon la formule du psychanalyste Jean-Jacques Moscovitz (2015). Indispensable tâche que celle de ne point réduire la mémoire historique, et en particulier celle des victimes, à un savoir froidement objectivé et purement historiographique, mais qui, comme toute entreprise artistique, comporte ses risques et ses complexités. De fait, comme le rappelle l'historien de l'art Ozvan Bottois dans une étude consacrée à la mémoire historique de la guerre d'Espagne et du franquisme, si l'intérêt des artistes pour illustrer cette page traumatisante de l'histoire du XX^e siècle « témoigne d'une nécessité d'aborder cette mémoire d'un point de vue sensible, subjectif, empirique » – et, en ce sens, les artistes comme les écrivains jouissent d'une liberté leur permettant de se servir des sources des historiens pour les faire parler autrement –, ce même intérêt manifeste aussi le profond « malaise que suppose cette mémoire » (Bottois, 2014 : 345). Toutefois, selon Bottois, il convient alors de se remémorer ces paroles de Jacques Le Goff et d'espérer que ses vœux s'exaucent : « La mémoire, où puise l'histoire qui l'alimente à son tour, ne cherche à sauver le passé que pour servir au présent et à l'avenir. Faisons en sorte que la mémoire collective serve à la libération et non à l'asservissement des hommes » (Le Goff, 1988 : 177).

Références bibliographiques

- Ayguespars, A., (1979) *Les mal-pensants*. Bruxelles, La Renaissance du livre.
- Bermejo, B., (2017) *Le photographe de Mauthausen. L'histoire de Francisco Boix et des photos dérobées aux SS*. Préface d'Anne Hidalgo et Daniel Simon ; traduction d'Ángeles Muñoz. Liège, *Territoires de la Mémoire*.

- Bottois, O., (2014) « La mémoire historique de la guerre civile espagnole et du franquisme dans l'art contemporain espagnol : la pratique de l'art, l'écriture de l'histoire » in *Pandora*. N°12, pp. 325-351.
- Braitstein, M., (1995) *Enfant traqué, enfant caché*. Montréal, Éditeur XYZ.
- Brune, É. & E. Gunzig, (2004) *Relations d'incertitude*. Paris, Éditions Ramsay.
- Engel, V., (2006) *Le don de Mala-Léa. David Susskind : l'itinéraire d'un Mensch*. Bruxelles, Luc Pire, Coll. Le Grand Miroir.
- Gotovitch, J., (1992) *Du Rouge au Tricolore. Résistance et Parti communiste (Les Communistes belges de 1939 à 1944)*. Bruxelles, Labor, Coll. Archives du futur-Histoire.
- Joe, (1995) "The Misguided idealist. The Story of Rachel Gunzig's Life" [En ligne], disponible sur : <http://www.myfamilybusiness.org/familytrees/gincig/RachelEcksteinGunzigBookContentsAndForward.pdf>. [Dernier accès le 20 février 2019].
- Le Goff, J., (1988) *Histoire et mémoire*. Paris, Gallimard.
- Moscovitz, J.-J., (2015) *Rêver de réparer l'histoire... Psychanalyse. Cinéma. Politique*. Toulouse, ERES, Coll. Le regard qui bat.
- Nyssen, H., (2000) *Quand tu seras à Proust la guerre sera finie*. Arles, Acte Sud.
- Paque, J., (2019) "Hommage à Éliisa Brune" in *Le Carnet et les Instants*. N°202, pp. 9-13.
- Plisnier, Ch., (1937) *Faux passeports*. Paris, Éditions Buchet-Chastel.
- Ricœur, P., (2000) *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*. Paris, Seuil.
- Van Doorslaer, R., (1997) *Enfants du Ghetto. Juifs révolutionnaires en Belgique (1925-1940)*. Bruxelles, Éditions Labor.
- Vermeulen, P., (1985) *Mémoires sans parenthèses*. Bruxelles, Éditions du CRISP (Centre de Recherche et d'Information Socio-politiques).
- Winock, M., (2009) *Le XX^e siècle idéologique et politique*. Paris, Perrin, Coll. Tempus.